NOUVELLES LOCALES.

Le R. P. Georges est parti pour un voyage dans l'Est.

Mme J. Richer, de Sainte-Anne, était dans notre ville cette semaine.

Le foin sera rare cette année ; à l'heure actuelle il vaut $9.00 la tonne en ville.

La baisse sur le blé a amené une diminution sur le prix du pain en ville.

M. Shaughnessy, Vice-Président du C. P. R., était à Winnipeg ces jours derniers.

Son Honneur le Juge Rouleau, de Calgary, assistait à la séance de cloture du Collège de Saint-Boniface.

Un parti de Galiciens est en quarantaine à deux milles de la ville, quelques cas de petite vérole s'étant déclarés parmi eux.

Un employé de la Boulangerie Boyd a été grièvement blessé lundi Sa main s'est trouvée prise entre les rouleaux d'une machine, et a été broyée.

M. A. E. Forget, Commissaire des Indiens, qui était malade depuis samedi dernier, est heureusement guéri.

L'ECHO DE MANITOBA est en vente chez Melle M. E Kéroack, coin des rues Main et Water. En face de l'hôtel Manitoba.

Au Manitoba Hotel, hier, a eu lieu le concert donné par les élèves de Melle Mollot. Grand succès pour les élèves et par suite pour leur aimable professeur.

M. Napoléon Chartrand, Trésorier de l'Union Métisse Saint-Joseph de Saint-Laurent, était hier à Winnipeg, pour affaires. Mme Chartrand l'accompagnait.

A l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, le Maire de Saint-Boniface, M. L. N. Bétournay, a décrété au nom du Conseil que le Vendredi 24 juin, serait considéré comme fête civique.

Abonnez-vous à L'ECHO DE MANITOBA, le plus jeune des journaux canadiens-français de l'Ouest, mais aussi le seul uniquement dévoué aux intérêts de tous ceux qui parlent la langue française. L'avenir est aux jeunes.

M. J. L. Coté, D. L. S., du Département de l'Intérieur, est arrivé à Winnipeg dimanche. Il doit, aussitôt ses provisions faites partir pour la Rivière Blanche où il fera l'arpentage de trois townships. Son travail durera de quatre à cinq mois.

Le Dr Laurier, frère de l'Hon. Sir Wilfrid Laurier, était de passage, vendredi dernier, dans notre ville, se rendant en compagnie de sa femme à Nelson, B. C., où il séjournera un an ou deux afin de remettre sa santé très compromise.

L'Association Libérale à Brandon fait preuve d'une activité et d'une organisation sérieuse, digne de louange. Elle vient de s'assurer un local pour y installer ses chambres de réunion, une salle de lecture et une salle de divertissement avec billiard, etc. C'est une excellente idée qui mériterait d'être imitée.

ADA la CUBAINE

2ème. PARTIE—LE CHATIMENT

CHAPITRE 1er. — L'INSURRECTION

(Suite)

Ce fut d'abord un tribu bien naturel de reconnaissance vis-à-vis de celle qui l'entourait de tant de soins, puis insensiblement l'amour s'introduisit sous le couvert de la reconnaissance et tandis que les forces lui revenaient ce sentiment l'emplissait tout entier,

Son patriotisme se révoltait tout d'abord à l'idée de partager ainsi ses affections jusque là consacrées en entier à son pays, mais la lutte était impossible, et de jour en jour il sentait s'affirmer plus impérieux cet innocent amour.

Complètement rétabli, Antonio voyait le jour de la séparation approcher et malgré lui son cœur se déchirait à la seule idée de cet éloignement.

Un incident imprévu vint lui arracher l'aveu de cet amour qu'il cachait si soigneusement en son cœur.

La veille de son départ, torturé par l'angoisse il feignait de dormir sur son lit de repos, lorsqu'il entendit dans la chambre voisine, des sanglots étouffés par les pleurs; surpris et inquiet tout à la fois, son premier mouvement fut de se précipiter vers la porte, et avant même d'avoir réfléchi il se trouvait dans la chambre de Carmencita. A genoux, la tête entre ses mains, et inclinée sur le lit, la jeune Cubaine pleurait, mais à l'arrivée d'Antonio elle se releva vivement et ses pleurs subitement taries, les joues empourprées d'une vive rougeur ; ce fut elle qui prit la première la parole :

—Grand Dieu, Senor Caballero, que se passe-t-il ? Je vous croyais endormi.

—Vous sentez-vous malade, ou bien avez-vous quelque sujet de crainte ?

Antonio maintenant se tenait immobile sur le seuil de la porte ; sa timidité en présence de celle qu'il aimait et révérait, s'accroissait de l'irrégularité de sa démarche irréfléchie, et nul mot ne lui venait pour s'excuser.

—Je vous ai entendu pleurer, Senora, et. . . . . ignorant la cause de vos larmes j'ai craint quelqu'accident nouveau ; voila pourquoi . . . . Je me suis trompé et je vous prie d'excuser l'irrégularité de ma démarche.

—Je n'ai rien à vous pardonner, Senor ; et dois bien au contraire vous remercier de votre intérêt à mon égard.

—Je n'ai nul mérite à un pareil sentiment, et ma vie toute entière ne saurait payer votre dévouement ; vous m'avez sauvé la vie. Je vais partir bientôt, Carmencita, mais votre image ne m'abandonnera plus jamais.

—Hélas, ... vous m'aurez vite oublié, Senor Antonio.

—Méchante. le croyez-vous ? Votre bouche ditoui, vos yeux disent non ; et votre cœur sait bien qu'il n'en est rien. Mais pourquoi donc pleuriez vous lorsque je suis entré ?

—Une faiblesse, une simple défaillance commune à notre sexe ; il nous faut nous pardonner. Senor Caballero ; et les pleurs de la femme sont comme la pluie d'été ; elle tombe sans qu'on puisse s'y attendre, et c'est a peine si l'homme a le temps d'apercevoir un léger nuage entre le bleu radieux du ciel. La terre semble meilleure, les fleurs sont plus belles, les oiseaux gazouillent plus tendrement après l'ondée passagère ; et les pleurs qui naissent sous le caprice du cerveau féminin font naître et fécondent les joies de l'avenir.

Et tout en parlant Carmencita s'efforçait de sourire, des larmes cependant perlaient sous ses cils, mais la courageuse jeune fille voulait dérober son secret. Malgré elle sa préoccupation se trahit par cette question :

—Avez-vous réfléchi, Senor, aux mesures à prendre pour assurer demain votre fuite ?

—Demain, répondit rêveur, Antonio,—demain ! . . . . .

Puis tout à coup semblant prendre son parti :

—Carmen, dit-il, vous m'avez parlé de votre frère comme votre seule affection ; mais vous ne m'avez jamais dit si votre cœur était libre.

—Pourquoi cette question, Senor ?

—Carmencita, je vous aime Longtemps j'ai lutté contre cette passion qui me semblait une offense envers la patrie à qui j'avais consacré ma vie, mais je vois qu'il m'est désormais impossible de résister à cet amour. Si votre cœur est libre partez demain avec moi, je vous conduirai à ma mère. Elle vous aimera comme sa fille ; ne vous doit-elle pas la vie de son enfant ?

—Vous semblez hésiter ? Répondez moi, chère âme, et si mon amour vous offense je partirai sans vous revoir ; mais votre image restera à jamais gravée dans mon cœur. . . . . Vous pleurez ?

—Oui, je pleure, Antonio, mais c'est de bonheur ; moi aussi, puisqu'il faut vous l'avouer, je vous aime, depuis longtemps. Mon cœur vous appartient. avec vous j'irai où il vous plaira.

—S'il en est ainsi, ma bien-aimée, dit Antonio, en la pressant sur son cœur, hâtons au plus vite le moment de notre départ ; pour la première fois de ma vie, vous l'avouerais-je, j'ai peur. Le bonheur rend lâche, ou pour le moins craintif.

Les préparatifs ne furent pas longs; tout avait déjà été prévu. Le jeune officier Espagnol, jaloux de compléter son œuvre, avait convenu avec Carmencita de déplacer le poste qui habituellement gardait la route par où devait avoir lieu la fuite.

Un serviteur dévoué avait prévenu les insurgés d'avoir à tenir prêt en un endroit désigné dans la forêt un cheval et des armes.

Dès que la nuit fut tombée, Antonio et Carmencita sortirent de l'haciënda. Quoique bien faible encore, le bonheur d'être aimé donnait au jeune Espagnol une force inconnue.

Au bout d'une heure de marche ils atteignaient l'endroit convenu, où ils trouvèrent réunis un certain nombre des anciens compagnons d'arme d'Antonio. Tous l'accueillirent avec la joie la plus vive. Le frère de Carmencita était au nombre des cavaliers ; la connaissance fut vite faite entre les deux jeunes gens.

Ada, prévenue, attendait son fils à quelque distance du camp des insurgés ; la pauvre femme avait cruellement souffert ; pendant plusieurs semaines elle avait pleuré ce fils qu'elle adorait et qu'elle croyait mort ; aussi ses yeux ne pouvaient se rassasier de le contempler.

Elle s'était jetté dans les bras de son fils, se pressant sur sa poitrine, tandis que silencieusement les larmes coulaient sur ses joues.

—Ma mère, dit enfin Antonio, remerciez celle à qui vous devez de voir aujourd'hui votre enfant ; et si telle est votre volonté, j'espère pour l'en récompenser, lui consacrer entièrement cette vie dont je suis redevable à son dévouement.

—Ma fille, dit simplement Ada, en lui tendant les bras, nous serons deux à vous aimer.

Ainsi eurent lieu les fiançailles d'Antonio Alvarez et de Carmencita.

CHAPITRE II.

LA VENGEANCE D'UNE CUBAINE.

La santé d'Antonio ne lui permettait point encore de prendre une part active aux expéditions des Cubains, mais son ardent patriotisme ne pouvait s'accommoder de ce retard et sur ses instances on lui confia d'un commun accord la tâche d'organiser les forces des insurgés, d'assurer les approvisionnements, de dresser le plan de campagne, et dans ces fonctions il déploya les réelles qualités d'un chef.

Les jours s'écoulaient doucement pour lui entre sa mère et sa fiancée, malheureusement la fortune semblait abandonner les armes cubaines.

Les mesures énergiques prises par le Général Weyler, en obligeant la population rurale à fuir les champs et à se concentrer en des lieux désignés, avaient fait le vide autour des insurgés.

Les défections étaient nombreuses ; l'héroïsme s'accommode mal de la faim et tel qui n'hésitera pas de se faire tuer un jour de bataille, faiblira devant la perspective de mourir de faim.

(A suivre)